

émigrèrent pour cause de religion il y a cent ans , sous la conduite de M. Dummer. On y voit beaucoup de jolies maisons.

New-Berry a pris une grande part à la dernière révolution. Un fait remarquable , et qui est peut-être unique , c'est qu'il n'y a pas eu un seul Tory dans cette ville , pas un domaine confisqué (1).

De New-Berry à Portsmouth , on compte environ vingt-quatre milles , par un beau chemin ; nous passâmes un bac à Halmsbury et à Salisbury. — Tous les enfans que j'ai rencontrés sur cette route , et en général dans le New-Hampshire , m'ont paru jouir d'une bonne santé ; belle peau , belles couleurs , cheveux blonds , embonpoint ; ils se portent mieux en général que les enfans de la Pensilvanie. Tous les cultivateurs de ce pays sont marins

(1) Quand je voyageois en Amérique , on y reçut la liste des sommes accordées aux loyalistes par le roi d'Angleterre. On y rit beaucoup de sa générosité. Il a donné 75 pour cent de dédommagement à ceux qui avoient réellement perdu des propriétés ; mais il en est beaucoup qui n'en avoient aucune , et qui ont eu la même faveur. On n'a point tenu compte des dettes hypothéquées sur ces terres , et qui avoient été payées , lorsqu'elles avoient été vendues au profit de l'état.

ou constructeurs ; je vis de jolis bateaux qui se construisoient dans une ferme.

Portsmouth , la capitale de New-Hampshire , offre moins d'activité que les villes dont je vous ai parlé ; tout y annonce le déclin , une population peu nombreuse , beaucoup de maisons en ruine ; et j'y vis beaucoup d'enfans et de femmes couverts de haillons , ce que je n'avois point vu jusqu'alors. Il y a cependant de jolies maisons ; tel est le bas prix de la main d'œuvre , qu'on m'assura qu'une charmante maison à trois étages , ne coûtoit pas à bâtir plus de 12 à 15,000 livres. On se plaignoit de la rareté de l'argent , on commençoit à y faire le commerce des îles , on y envoie des chevaux , du bois. J'appris qu'il y avoit beaucoup de *land-jobbers* à Portsmouth , ce qui avoit dérangé bien des fortunes.

Portsmouth est sur la *Piscataqua* , rivière rapide et profonde ; elle offre le meilleur port (1) , ne gèle jamais , excepté quatre ou

(1) Voyez les cartes des côtes depuis Portsmouth jusqu'au cap Anne , et de l'intérieur de la navigation du Merrimak , faite par M. Wheeler , ingénieur du roi d'Angleterre. Elle contient beaucoup de détails et d'exactitude. Presque tous ces états ont de bonnes cartes , même de la navigation inté-

cinq milles au-dessus de Portsmouth. Cette ville étoit jadis un des plus grands marchés pour les bois de construction.

Le colonel Wentworth étoit jadis chargé pour le gouvernement d'Angleterre, et pour la compagnie des indes, de celui qu'on envoyoit dans cette île ; cette compagnie recommence à en demander. Ce colonel est un des hommes les plus entendus dans cette partie, les plus honnêtes, et les plus estimés ici. Tout ici se livre au commerce ou à la construction. Le président Langhedon a lui-même un magasin. Les habitans de cette ville commencent à s'adonner aux pêcheries ; mais ils n'ont pas d'abord réussi, ils se plaignent de leurs équipages, de la difficulté de les compléter ; ils n'entendent pas si bien que les habitans de Marblehead, à sécher et vuidier le poisson.

Le président Langhedon me donna à dîner : il est fort instruit sur ce qui regarde son pays. Vous devez vous rappeler que ce fut lui qui, lors de l'invasion de Burgoyne, montant le premier à cheval, décida ses compatriotes à partir pour le combattre. Vous vous rappelez

rieure, telles que celle de la Delaware. Ces cartes se trouvent à Londres, chez Faden, près Charing cross.

aussi le trait que prête M. Chatellux à un nègre qui le suivoit, et qui obtint la liberté. M. Langhedon me dit que ce fait étoit faux.

Il me parut bien persuadé que son pays devoit arriver au plus haut degré de prospérité, si le nouveau système fédéral étoit adopté. C'étoit aussi le sentiment du colonel Wentworth, bien instruit sur la situation secrète de l'Amérique.

Nous partîmes le dimanche, et vîmes dîner à la maison du colonel Dalton, qui est à cinq milles de New-Berry, sur la Merrimac. C'est une des plus belles situations qu'on puisse imaginer, une des vues les plus étendues qu'on connoisse ; elle embrasse une distance de plus de sept lieues. — Sa ferme est bien montée ; j'y vis trente vaches, un grand nombre de cochons bien gras, des moutons, etc., des provisions en abondance, un jardin bien fourni ; les artichaux y réussissent très bien ; mais on ne les cultive que par curiosité, car on ne les mange pas.

M. Dalton me dit que l'orge réussissoit assez ; je goûtai de sa bière, qui étoit agréable : on fait, dans sa ferme, de bons fromages. Il me dit que le bled d'Inde ne réussissoit plus si bien qu'auparavant ; il attribuoit ce déficit

à la voracité de cette plante qui épuisoit le terrain; aussi y renonce-t-il, et y substitue-t-il les pâtures et élève des bestiaux. Ce pays est propre à cet objet; on y recueille du foin pour tout l'hiver, des carottes, pommes de terre et autres légumes pour ses bestiaux; la racine de disette y acquiert une grosseur prodigieuse. M. Dalton se proposoit de la multiplier dans ce canton; on la trouve généralement bonne, et on en mange les feuilles en salade. Le poivre y est cultivé; espèce de pickle dont les Américains sont curieux. Le cochon y est bon; on y a une espèce mélangée plus délicate; elle vient de cochons importés des Indes orientales.

M. Dalton recueille des raisins, plusieurs espèces de poires et de pommes; il s'occupe du jardinage, assez négligé en Amérique. Ses raisins sont doux, ses poires de Cressone et de St.-Michel, étoient bonnes; mais il se plaignoit de ce que les enfans les voloient: c'est un péché commun, et qui se pardonne aisément dans un état libre. Un propriétaire qui pour arrêter les voleurs, useroit ici de ces trappes infernales imaginées par les Anglois, deviendroit justement l'exécration de ses semblables.

M. Dalton

M. Dalton m'accueillit avec cette franchise qui convient à l'homme de bien, à l'homme à talens, avec cette hospitalité particulière aux habitans du Massasuchett et du New-Hampshire; car l'hospitalité y est certainement plus grande que dans aucun des Etats de l'est et du milieu. On m'a dit qu'il falloit en excepter la ville de Salem, remarquable par un esprit contraire, et cette observation m'a été faite par plusieurs personnes.

Les Américains ne connoissent pas ce que nous appelons grands repas et fêtes; ils traitent les étrangers comme ils se traitent eux-mêmes tous les jours, et ils vivent bien. Ils me disoient qu'ils ne savoient point s'affamer pendant la semaine, pour se régaler le dimanche. Ce trait vous peint un peuple aisé, et qui s'inquiète peu du faste.

La famille de M. Dalton me présenta l'image d'une famille patriarcale, et du vrai bonheur domestique; elle étoit composée de quatre à cinq jeunes personnes, jolies, décentes, habillées en robe simple de soie; (c'étoit un dimanche, on venoit du méeting ou de l'église.) J'y vis un beau-frère de M. Dalton, M. Hooper, meunier très-riche, instruit, et plein d'idées judicieuses. Il avoit avec lui son

Tome II.

X

père , vieillard respectable , âgé de quatre-vingts ans. A cet âge , il conservoit une bonne mémoire , un bon appétit , faisoit beaucoup d'exercices ; il n'avoit point de rides sur sa figure , et c'est un caractère particulier de la vieillesse américaine ; au moins , je l'ai observé souvent.

M. Dalton a été *speaker* , ou président du corps législatif du New-Hampshire ; il a la réputation de bien parler , et de tenir l'assemblée avec dignité (1).

Le froid commence de bonne heure dans cet état ; il est long et rigoureux. Je le parcourais au mois d'octobre , et j'étois obligé de faire un grand feu. L'hiver y commence ordinairement en novembre , et ne finit qu'en mai.

A Newport , dans l'état du Rhode-Island , où je me trouvai le 20 , même mois d'octobre , il faisoit au contraire très-chaud.

Dès le mois de septembre précédent , j'avois éprouvé dans le Massasuchett , qu'il faisoit froid le matin , et très-chaud dans le milieu du jour.

C'est à ce froid qu'il faut attribuer la santé vigoureuse dont jouissent les habitans de cet

(1) Il est aujourd'hui un des sénateurs du congrès.

état. Cependant , le croirez-vous , la consommation y fait ses ravages ; il faut l'attribuer aux mêmes causes que je vous ai déjà développées , au genre de vie des femmes. Il y en avoit dans le même temps , à Portsmouth , vingt-cinq attaquées de cette horrible maladie.

On me parla d'une autre maladie morale qui régnoit alors à *Newtown-New-berry* , nom du canton où est située l'habitation de M. Dalton. Il y avoit une nouvelle secte d'entoussiastes , *Newligths* , comme on les appelle génériquement ici ; c'étoit une branche de méthodistes dont la secte se propage singulièrement par toute l'Amérique. Ses principes , ses terreurs , ses convulsions disposent les esprits à la mélancolie , ébranlent ceux qui sont foibles , et les rendent fous. Il y en a des exemples.

En quittant M. Dalton nous dirigeâmes notre route vers *Andover* ; mais nous fûmes obligés de nous arrêter dans une petite auberge qui se trouva sur notre route. Les auberges , dans cet état , sont généralement bonnes , et les denrées sont loin d'être aussi chères que du temps de M. Chatellux (1).

(1) Voyez tome 2 , pag. 183.

A Portsmouth, j'ai logé dans une fort bonne auberge tenue par M. *Greenleaf*. J'y trouvai cette propreté dans le service, si rare en France; bons lits, jolies tapisseries de papier, nourriture substantielle et peu chère. Nous déjeunâmes à Sandburn, avec un poulet, du mouton grillé, bière, et un verre de vin de cerise; le cheval eut son avoine, et il ne nous en coûta que trois schellings, ou 48 sols.

L'avoine coûte *en détail*, dans cette partie de l'Amérique, 2 sols le quart, il y en a trente-deux au boisseau de soixante livres pesant. Le beurre, 8 à 9 sols; bœuf, 2 à 4 sols; veau, 2 sols. Les cochons, les oies, les dindes y forment des familles nombreuses; la corde de bois, une piastre à une piastre et demie.

Mon compagnon de voyage m'introduisit à Andover, chez le respectable pasteur de cette paroisse, le docteur *Synner*; là, je vis un modèle de ce que devroient être les prêtres dans toutes les religions, et sur-tout dans la chrétienne. Pureté de mœurs, simplicité dans les manières et le genre de vie, douceur dans le caractère, M. *Synner* réunissoit toutes ces qualités. Il partageoit sa solitude avec

une épouse respectable, dont il avoit eu plusieurs enfans, et la culture occupoit les momens qu'il ne donnoit pas à l'étude ou à la surveillance sur les ames confiées à ses soins.

Andover n'est pas une ville à l'européenne, ni même dans le genre de Salem ou de Hartford; c'est un espace de dix milles, où sont éparses des fermes. Il y en a d'excellentes, beaucoup de bonnes prairies et des bestiaux; on y voit des montagnes très-élevées; il en est une entre autres d'où l'on voit l'île Pidgeon à trente-deux milles.

D'Andover nous vîmes à *Woburn*; c'est la ville où demeurent les sectaires appelés *shaking quakers*, c'est-à-dire *quakers trembleurs*: ceux-là tremblent réellement. On a débité plusieurs historiettes sur eux et sur une femme qui jouoit parmi eux un rôle considérable. Il faut être en garde contre ces récits épigrammatiques qui amusent la malignité; au reste, cette secte n'a pas fait beaucoup de prosélytes.

De *Woburn*, nous nous rendîmes à Cambridge. — Toute cette partie est bien défri-chée et bien cultivée, et offre de temps en temps des points de vue charmans.

Nous dinâmes à la taverne, à Cambridge.

— Jamais je ne payai un dîner si cher : — environ dix schellings ou 8 livres de France, pour bœuf, deux poulets, demi-bouteille de Madère, pot de Porter et deux tasses de café; le café seul nous coûta un schelling, 8 sols ou 50 sols.

Il seroit injuste de tirer des conséquences de cette cherté ; — Cambridge est le lieu d'une université et place très-fréquentée.

LETTRE XLII.

Sur la Dette des Etats - Unis.

J'AI suivi votre conseil, mon cher ami ; j'ai rassemblé, sur la dette des Américains, les renseignemens les plus précieux : ils me mettroient à portée d'en faire l'histoire complète ; mais le temps presse, l'espace manque, et je me borne à vous en tracer une esquisse qui vous en donnera une idée plus exacte que tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour (1).

(1) Les circonstances qui me forcent à abrégé ce voyage ne me permettent pas de donner, comme je me l'étois proposé, cette histoire de la dette américaine, et de son état actuel :

Vous avez vu, dans l'encyclopédie, un tableau de la dette américaine. Il finit à l'année 1784. Il y a quelques erreurs dans cet article, qui fut fourni, je crois, au rédacteur de l'encyclopédie, par le savant M. Jefferson, (1) ambassadeur des Etats-Unis. Malgré ces erreurs, vous pourrez y puiser des notions certaines sur l'origine et le progrès de la dette continentale des Etats-Unis.

Il n'est aucun ouvrage qui donne une idée des changemens qu'a éprouvés cette dette, depuis 1784, et tel est l'objet principal que je me propose dans cette lettre.

Vous serez sans doute frappé, mon ami, vous, si bien versé dans l'art des finances,

j'en ai tous les matériaux. Peut-être viendra-t-il un moment favorable, où il sera important d'instruire les François sur cet article, et je les publierai. Afin de donner des idées plus précises dans cette esquisse, j'ai adapté à ce précis, fait en 1788, les nouvelles bases présentées par M. Hamilton, contrôleur général des Etats-Unis, dans le rapport qu'il a fait au congrès le 21 septembre 1789.

(1) Il est maintenant secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

L'adresse si patriotique et si judicieuse, publiée par le congrès en 1783, guida aussi les pas du rédacteur de l'Encyclopédie.